

Nina IVANCIU
ASE Bucuresti

Modes d'emploi de la culture dans les interactions verbales

Préliminaires

Cette recherche part de l'hypothèse que lors de l'échange sur la scène fictionnelle les éléments culturels peuvent jouer - d'ailleurs comme dans d'autres types d'interactions (professionnelles ou au quotidien) - un double rôle, selon la dichotomie action / passivité.

Quand les acquis culturels font fonction d'agent, ils s'érigent en modèles à suivre, dont l'imitation excessive mène leurs récepteurs, imaginaires ou réels, sur la voie d'une identification à « l'étranger », dangereuse du point de vue du processus d'individuation. Mais il arrive également que le récepteur des produits culturels ait lui aussi un rôle actif, notamment au moment où il les manipule afin d'atteindre ses divers buts interactionnels, induits, entre autres, par ses désirs narcissiques, y compris sa volonté de pouvoir, ou bien par ses besoins défensifs (de justification).

Le corpus littéraire retenu consiste en des extraits de trois romans écrits à des époques différentes, chacun étant significatif de l'attitude du sujet à l'égard des fragments culturels auxquels il a accès et, dans le prolongement, des implications identitaires ou relationnelles: Tu ne t'aimes pas (N. Sarraute), Madame Bovary (G. Flaubert), Le Neveu de Rameau (D. Diderot).

Culture(s) et réception

Dans son sens de base, la culture se définit par « tous les produits de l'aptitude de l'homme à excéder le naturel » (Camilleri, 1996 : 19). A

partir de cette perception très extensive de la culture - en contraste avec la nature -, il convient de distinguer entre une culture humaniste, recouvrant les créations d'individualités (discours scientifiques, philosophiques, artistiques ...), et une culture anthropologique ou sociologique, mettant au premier plan les discours spécifiques aux membres d'un groupe / de toute une communauté qui, dans l'ensemble, partagent les mêmes croyances, valeurs, coutumes, modes de sentir, de penser ou d'agir, significations des notions..., transmis d'une génération à l'autre.

Les productions individuelles ou collectives peuvent acquérir maintes fonctions par rapport à la subjectivité réceptive, selon les besoins et désirs de celle-ci, mais aussi selon l'attitude passive ou active qu'on adopte envers elles. L'analyse des résonances intimes des formes culturelles a parfois fourni l'occasion de l'élaboration d'une inventaire de leurs offres (Padouart, 2004) sur plusieurs registres : perceptif, éthique, communicationnel, identitaire, etc. Ces offres s'adressent habituellement à l'un ou l'autre des deux principes fondamentaux qui régissent la vie de la psyché : le principe de plaisir et le principe de réalité. Autrement dit, il y a des formes culturelles focalisées sur le divertissement du sujet, sur son détournement de ce qui existe effectivement, en éveillant des fantasmes archaïques, reliés à l'idéal qui, par définition, relève de l'impossible. Parallèlement, il y a des formes culturelles qui, reposant notamment sur le possible et le réel, stimulent le besoin de l'individu de (se) questionner et de (se) comprendre, de se faire soi-même grâce à la création d'un pont entre la raison, le sensible et le milieu environnant, au lieu de se laisser faire par les « moules » préétablis - intériorisés machinalement et conditionnant en général le mode de juger et de vivre -, ou bien par les seuls souhaits pulsionnels, en l'absence de leur « collaboration » avec la pensée personnelle.

Il est pourtant vrai que le poids des impulsions passionnelles, imprégnées d'illusions, est dans la plupart des cas plus fort, ce qui expliquerait l'attraction qu'exerce la culture « divertissante ». Elle encourage la propension infantile à être autre, en proposant des modèles conçus comme des symboles collectifs de réussite absolue, quels que soient le pallier ou le projet constituant le centre d'intérêt du sujet: puissance, gloire, prestige, bonheur, amour ou sécurité... Comme le remarque, non sans ironie, l'écrivain Pascal Bruckner (2000 : 69) :

« C'est toute une éthique du paraître bien dans sa peau qui nous dirige et que soutiennent dans leur ébriété souriante la publicité et les marchandises. »

Vu l'« éthique du paraître bien dans sa peau », hautement appréciée par la communauté, les aspirations individuelles n'ont plus leur source dans le désir intime, mais dans le milieu environnant dont la

culture narcissique¹, par des promesses édéniques plus ou moins explicites, fascine un récepteur plutôt passif, qui se complaît dans le rôle d'un simple consommateur. Déjà prisonnier de ses fins narcissiques et défensives, il a tout intérêt à y croire et, en se laissant mener au gré d'une lecture par identification, il tombe dans le piège d'un conformisme compulsif avec des conséquences sur le plan identitaire et relationnel. Piégé par lui-même, il se prive de ses potentialités réflexives et créatives et se soucie davantage des images idéalisées ramenées dans le for intérieur, où elles deviennent ses références fondamentales qui l'aident à se composer une image de soi en conformité avec ses objectifs tant identitaires que relationnels.

Les produits culturels qui ne « vendent » pas d'illusions invitent, au contraire, le lecteur à mobiliser ses facultés de questionnement, de positionnement critique mais aussi de compréhension, tout d'abord de soi-même, afin de reconnaître ses propres fantaisies addictives (toute-puissance, symbiose...), et de sortir de sous leur emprise et de s'adapter intelligemment à la réalité matérielle. Ces produits, discursifs ou pratiques, s'appuient sur une idéologie qui renverse le rapport entre le principe du plaisir et le principe de réalité, ce dernier ayant cette fois-ci la mission de tenir le gouvernail du premier. Le processus de synergie qui se réaliserait entre les acquis culturels, les expériences personnelles et un univers psychique actif, plus enclin à la critique féconde, conduirait le bénéficiaire de ce type de créations de l'humain à établir une relation plus relaxante, puisque plus consciemment acceptée, avec les valeurs, les principes ou les commandements qu'elles suggèrent ou induisent. Ce récepteur sera ainsi mieux préparé à distinguer entre l'impossible, le possible et le réel, à choisir parmi les contenus culturels ceux qui lui semblent vraiment nécessaires et à rejeter ceux qui nuisent à ses objectifs d'individuation ou relationnels. Refusant d'être confisqué par le discours normé, le récepteur assume la subjectivation des aspects culturels en étroite corrélation avec son projet existentiel dont une dimension essentielle est de nature identitaire : se forger une image socioculturelle

¹ La culture appelée narcissique valorise l'idéal, l'image parfaite de soi, l'impossible donc (Lasch, 1984), tout en participant à la configuration d'une identité de valeur (Camilleri, 2002 : 22), qui repose sur la complicité entre le devoir-être / devoir-faire et le vouloir-être / vouloir-faire et tente de masquer l'identité de fait (émotions, sensations, imperfections, vulnérabilités ..., propres à l'humain). Sous l'influence d'un narcissisme excessif (négatif), l'ego « envahit tout l'espace social, avec une incapacité à se décentrer et à tenir compte d'autrui et une manière d'être basée sur un sens grandiose de sa propre importance, une surestimation de ses réalisations ou de ses capacités, avec des attentes d'être reconnu comme exceptionnel alternant avec des phases de découragement [...]. C'est que la manière d'être habituelle est régie surtout par un idéal de soi très élevé qui n'admet pas les erreurs ou les tâtonnements. » (Salomé, 1999 : 45-46)

(identité de valeur), habituellement « bricolée » (syncrétique) (Camilleri, 2002 : 57), au profit de ses potentialités (identité de fait).

Dans ce qui suit, on examinera quelques ressorts personnels poussant le moi à instrumentaliser à son insu (N. Sarraute, *Tu ne t'aimes pas* ; G. Flaubert, *Madame Bovary*), ou bien à son escient (D. Diderot, *Le Neveu de Rameau*), la ressource culture dont il dispose.

Modes d'emploi de la culture dans les interactions fictionnelles

Engagée dans l'approximation des zones subliminales de l'affectivité dont on ne veut pas le plus souvent entendre, l'écriture de Nathalie Sarraute procède à un constant va-et-vient entre le visible (le dehors – la conscience, en contact direct avec le monde socioculturel) et l'invisible (le dedans, les strates au-dessous de la conscience). En harmonie avec les instances idéales de l'intimité, le visible tente de se construire une identité de valeur, tout en recourant au réservoir de la culture familière, prestigieuse au sein de la communauté d'appartenance. L'invisible, « sous-sol » de la psyché, présente en revanche les tendances, impulsions, attitudes, pensées ou émotions récalcitrantes à l'aspiration identitaire favorisant le paraître au détriment de – sans la consultation de – la pulsion d'être.

L'univers de la fiction *Tu ne t'aimes pas* différencie « Nous » et « Eux », qui peuvent être lus comme des figurations de la dissonance irréconciliable dans l'espace de la conscience entre « les voix d'ici, d'en bas », représentants de la turbulente subjectivité pulsionnelle, et « les voix de là, d'en haut », porte-parole des modèles socioculturels « accueillis » tant qu'ils nourrissent leur soif de perfection.

Prisonniers de la culture narcissique, « Eux » croient, pleins d'espoir pour le devenir de toute leur personnalité, aux promesses alléchantes de celle-ci, qui jouent sur divers registres de l'impossible : unité et toute-puissance du moi, réalisation des valeurs absolues, uniques : la Beauté, le Bonheur ou le Malheur, l'Amour, etc. En même temps (ou par voie de conséquence), ces « prisonniers » perçoivent « Nous » comme expression d'une identité de fait insignifiante, dépourvue d'intérêt, mais aussi inquiétante, déstabilisante, insupportable donc, dont ils doivent et peuvent se débarrasser, grâce à la force des idées et des paroles injonctives qui les accompagnent.

Pour maîtriser « Nous », « Eux » font appel aux impératifs, aux valeurs admises, aux éléments stéréotypés² (clichés verbaux, schèmes collectifs figés, idées reçues), et, plus généralement, à la négation de ce qui mettrait en danger leurs repères identitaires. En gros, « Eux » s'approprient tout normé culturel, les « prêts – à - penser » (Amossy, 1998) et les prêts –à - dire utiles à s'écarter le plus possible des zones tropismiques³ qu'incarnent « Nous » et, conséquemment, à se pétrifier dans une représentation de soi ou de l'autre qui les rassure tout en leur conférant un aura de supériorité.

« Eux » confisquent donc les idées de l'autre culturel qui confortent l'idéal d'« être exceptionnel », mais ils sont à la fois confisqués par ces idées dans la mesure où elles les obligent à désavouer leurs désirs, impressions, sensations ou sentiments susceptibles de discréditer la légitimité de l'idéal. Les voix du monde visible ne se soucient pourtant pas du prix à payer pour sauvegarder une identité de valeur en contradiction frappante avec l'identité de fait, d'autant plus qu'elles sont entraînées depuis l'enfance au conformisme, à travers la culture familiale, comme le déclarent « Nous » - en leur qualité d'observateurs impitoyables « du dehors » :

« - Comment font-ils pour se sentir si nets, si simples ?

Ils doivent s'y entraîner très tôt... ils y sont dès leur plus jeune âge puissamment aidés... Les mieux doués, les plus précoces se voient déjà eux-mêmes tels que tout le monde les voit : en bébé ... puis en petits garçons, en fillettes, en garçons manqués...

Une fois qu'ils ont pris ce pli de se sentir tels qu'on les voit, ils le gardent toujours... à chaque étape de leur vie, ils se sentent être des femmes, des hommes...

Et rien que cela. De 'vraies' femmes, de 'vrais' hommes... le plus conformes possible aux modèles... » (N. Sarraute, 1989 : 30-31 ; souligné par moi)

Se figeant dans des postures qui satisfassent leur besoin ardent de se hisser au-dessus des mortels, « Eux » arrivent à confondre personnalité et image – une image qui, sous l'angle de l'environnement socioculturel

² Selon Ruth Amossy, le stéréotype « schématise, simplifie ou déforme, impose des généralisations abusives et des idées toutes faites, il fait obstacle à la connaissance (...). » (1998 : 25)

³ Il y a de nombreuses tentatives de description du « tropisme », certaines fournies par N. Sarraute elle-même, d'autres par les exégètes de son œuvre, mais au-delà des variations il existe quelques constantes identificatoires : états imperceptibles de la conscience, sensations, mouvements émotionnels anonymes et universels qui échappent aux catégorisations psychologiques.

(familial et publicitaire), se place au plus haut degré sur une échelle de valeur, telles les images véhiculées par les mots, avec majuscule, « Bonheur », « Amour », « Succès » ou « Malheur » :

« - [...] Le Bonheur était là tout préparé, connu depuis toujours, bien visible de très loin, s'étalant partout, s'offrant, arborant son nom, le nom le plus réputé qui soit, le plus prestigieux.

Ceux qui ont pu acquérir le Bonheur et le conserver pendant vingt ans n'avaient jamais cessé de le contempler depuis leur enfance, on le leur avait montré sous toutes ses faces, on leur avait appris à l'adorer [...] ...

Mais vers quel Bonheur ? N'y en a-t-il pas pour tous les goûts ? de toutes les sortes ?

Si. Mais les plus réputés, les plus cotés, ceux que proposent les plus beaux dépliants, ceux qui portent les meilleures marques sont en nombre limité. Certains matériaux de grand luxe entrent dans leur composition...l'Amour, bien sûr, un modèle, une perfection d'Amour, et puis le Succès [...].

[...]

Mais après 'Vingt ans de Bonheur', qu'a-t-il bien pu se passer ? Est-il possible d'imaginer qu'il en soit sorti de lui-même ? qu'il l'ait volontairement quitté ?

Bien sûr que non. Seul un Malheur aussi grand, aussi fort, aussi réputé et respecté que le Bonheur a pu en arracher celui qui s'aime... » (pp. 50-51 ; c'est moi qui souligne)

L'identification aux modèles qui surinvestissent les rêves narcissiques garantit un bien-être apparent, propre à un moi toujours plus contraint à l'hypocrisie, au refoulement des sensations et affects contredisant l'image prestigieuse de soi que le conscient tient à montrer. Les artifices de ce moi qui préfère la fidélité aux illusions de perfection à la fidélité à ses possibilités, n'échappent pas aux délégués de « Nous » qui, après maintes incursions dans le monde d' « Eux », reviennent chez leurs confrères avec des « cas » plus ou moins graves, débattus ensemble, mis en scène et dévalués ironiquement. Parmi ces « cas » figure le suivant, exemplaire pour la force de l'imaginaire qui, triomphant du réel, esquisse un portrait personnel d'une grandeur inégalable :

« - Regardez qui je ramène ... [...] Quand il n'était encore qu'un petit enfant, il avait réussi ce tour de force de faire un autoportrait.

Ou plutôt une statue de lui-même qu'il a toujours portée en lui...

[...] Cette statue de lui-même l'occupe tout entier, il n'y a de place en lui que pour elle. » (p. 33 ; italiques rajoutés)

Les représentants de « Nous » - « source de vie » avec ses imperfections, son dynamisme et ses virtualités créatives - associent la mégalomanie des « gens du dehors » à la volonté de puissance ayant une double adresse : leur intimité tropismique (faire taire les éventuels « démolisseurs » internes de leur « statue ») et les personnes avec lesquelles ils entrent en contact.

Aspirations identitaires selon l'Autre culturel

On a déjà suggéré qu'« Eux » ne jouent qu'en partie un rôle passif relativement aux clichés, significations ou images intériorisés par soif de perfection. Ils ont choisi, plus ou moins en connaissance de causes et de conséquences, parmi les aspects et formes culturels qui flattent tantôt leur moi idéal, tantôt leur idéal du moi. Pratiquement, dans le premier cas, ils se transforment, de par leur simple volonté, en copies de la copie qu'ils imitent (prescriptions familiales et publicitaires), alors que dans le second cas, ils voudraient devenir des copies de ces copies mêmes, élevées au rang d'idoles. Dans les deux cas, il s'agit de l'abandon de la substance psychique réelle au bénéfice du mimétisme des modèles de sens et de comportement vénérés.

Le travail de dénonciation de l'hypocrisie du « moi-statue », ainsi que de la naïveté de ceux qui se muent en esclaves de ce moi, ne peut être accueilli qu'avec d'énergiques réactions de rejet. Les « conquis » s'activent avec une énergie incroyable à défendre leur « maître » dont l'« excellence » affichée est hors de doute. La remise en question de cette image équivaudrait à l'ébranlement du bien-fondé de leur propre envie, dissimulée, de se distinguer, d'être perçus comme uniques, comme les seuls détenteurs de la vérité ou du bonheur, etc., et par là d'accéder eux aussi au prestige de leurs séducteurs. Ils n'ont donc aucun intérêt à renoncer à la logique de l'idéalisation en recourant au sens critique qui les mènerait à reconnaître le décalage prononcé entre ce que les « vénérés » prétendent être et ce qu'ils sont en réalité :

« - 'Ce n'est pas vrai, nous savons de quoi il est fait, ce 'Bonheur' [...]... regardez... et nous faisons défiler sous leurs yeux des images, comme on le fait pour guérir des drogués... Ils ouvrent tout grands leurs yeux, ils protestent ...

- Mais qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que vous nous montrez ? Où est ici cette totale liberté ? Cette absence de toute contrainte ? Ce détachement parfait ? Ces nobles sentiments que personne n'a encore éprouvés ? Ces conversations à travers lesquelles on voit circuler les belles, puissantes, vivifiantes idées ? Non, vous essayez de nous tromper... vous avez inventé cet insupportable esclavage, ces jalousies, envies, mesquineries, agressivités... et ces conversations d'où tant de

conformisme, d'ennui se dégage...Nous ne vous croyons pas, nous croyons ceux qui y vivent...ils savent de quoi ils parlent...un peu mieux que vous...

- Ah ils savent mieux que nous, en effet, ils savent vous duper... [...] une crédulité sans bornes...ils veulent vous forcer à reconnaître leur supériorité...ils sont assoiffés de domination, de conquêtes...ils ne se contentent pas de leur adoration pour soi, il faut encore qu'ils deviennent aux yeux du monde entier les seuls élus, les seuls dignes de posséder l'unique, le vrai Bonheur...' » (p. 69 ; c'est moi qui souligne)

Les « idoles » étalent ou suggèrent un ethos dont les attributs, évoquant pour nous un transfert illicite du divin à l'humain, s'inscrivent dans le paradigme de la perfection, quel que soit son domaine: cognitif, moral ou esthétique. Il y a une similarité, même une forte complicité entre les idoles et leurs admirateurs inconditionnels, dans un double sens. D'une part, les deux groupes d'« Eux » s'avèrent des suiveurs persévérants des modèles culturels valorisant en excès l'idéal qu'ils défendent compulsivement et dont les conseils (injonctions tacites) sont transformé(e)s en références vitales, en guide existentiel, voire en mode de vie. D'autre part, tous tiennent à être rassurés. Les idoles, pour jouir de ce qualificatif sur lequel elles ont tout misé, ont besoin d'adorateurs afin qu'on leur soit reconnu la posture de supériorité qu'elles s'attribuent. Les adorateurs, dont le projet existentiel se fonde, évidemment, sur l'aspiration à la même identité reconfortante, ne se permettent donc pas de douter de leur croyance en l'authenticité de l'ethos qu'exhibent ceux auxquels ils vouent un véritable culte. Par conséquent, ils ne sont pas réceptifs aux preuves d'hypocrisie que « Nous » leur montrent, mais ils sont, au contraire, ouverts à tout stratagème de déni, exemplaire, dans la citation ci-dessus, étant le renversement du vrai et du faux, en corrélation avec la confusion entre l'être et le paraître, indispensable à la préservation de leur intangible conviction.

La tactique de la « conformisation » (Camilleri, 2002 : 22) au discours de l'autre culturel correspond non seulement à la poussée grégaire du moi, mais aussi aux objectifs de confort - au sens large - de celui-ci, satisfaisant le principe de plaisir.

Bénéfices de la « conformisation »

Les valeurs de la communauté fonctionnent à titre de « pare-angoisse », pour utiliser une formule freudienne, non seulement dans le rapport du conscient avec ses zones d'ombre, mais aussi – comme un prolongement obligatoire – dans les échanges avec l'extérieur.

Le comportement relationnel du moi d' « Eux » de la fiction sarrautienne est pareil, qu'il s'agisse des « maîtres » ou de leurs « esclaves » : ce moi n'aime pas le débat, juge sévèrement toute rébellion, toute impulsion de différenciation idéologique, manie avec désinvolture mots d'emprunt et idées reçues l'aidant à figer autrui sous la forme d'étiquetages définitifs. Un exemple : le texte sarrautien débute par une sentence qu' « Eux » prononcent à l'adresse d'un représentant de « Nous », « Vous ne vous aimez pas ». Étonné de ce jugement d'attribution, ce représentant le ramène dans la région souterraine où « Nous » l'examinent longuement. A la fin du texte, « Nous » arrivent à la conclusion que le sens implicite de ce verdict, s'appuyant sur une vision stéréotypée de l'amour de soi, consiste à imposer « aux rebelles » le dogme de la communauté en matière d'amour de soi :

« - Si nous l'écoutons maintenant, ce 'Vous ne vous aimez pas' qui nous avait tant surpris, il y a déjà assez longtemps, nous y entendons surtout un reproche, un blâme pas seulement pour le tort que nous nous faisons à nous, mais pour ce que nous leur faisons subir, à eux.

Comme ce serait bon pour tout le monde... comme tout le monde y trouverait son compte si on pouvait, nous aussi, l'éprouver, cet amour de soi... » (p. 215 ; mes italiques)

L'amour de soi, tel qu'il est compris dans le monde d' « Eux » où il se confond avec l'amour de l'idéal, subtilisé au milieu socioculturel, n'est guère apprécié par « Nous » qui refusent de partager ce qui s'associe à la démesure narcissique : valeurs, représentations, normes, etc. Le moi d' « Eux » refuse les différences significatives de « Nous », incarnant les régions « mal famées » de la conscience, dont la manifestation mettrait en danger sa façade identitaire fabriquée à partir des catégories communément estimées comme prestigieuses. Ces catégories servent simultanément les intérêts défensifs du moi d' « Eux », se concrétisant dans l'évitement du face-à-face avec ses propres sensations et pensées inquiétantes, impossibles à contrôler. En vertu du même schéma idéologique d'emprunt, « Eux » se rapportent à « Nous » soit lorsqu'ils émettent à leur égard des jugements catégoriques (« Vous ne vous aimez pas »), soit lorsqu'ils les pétrifient sous la forme de portraits dans lesquels « Nous » ne se reconnaissent pas :

« - Ce n'est pas 'Je ' qu'il voit...c'est quelqu'un d'autre, mais qui ?

Quelqu'un qu'il a fabriqué lui-même...

Avec quoi ? Quels matériaux ? Où les a-t-il pris ?

[...]

Il a pu sentir glisser en nous un mouvement qui s'est révélé au-dehors par un mot, une intonation (...)

Et ce mouvement, il l'a figé, il l'a détaché, conservé, étiqueté, il lui a trouvé un mot. Le nom qu'on donne à un certain trait de caractère....

Peut-être y a-t-il ajouté encore d'autres traits...

Un seul lui a peut-être suffi...un de ces noyaux autour duquel toute une personnalité s'érige...

Une personnalité qui n'est pas celle qui devrait être attribuée à notre délégué... » (pp. 112-113 ; italiques rajoutés)

« Nous » envoient pour l'échange « avec quelqu'un du dehors des paroles issues de préoccupations communes » (p.111) une multitude de « Je » - un « Je » trop passionné est remplacé par un « Je » « frivole, léger », puis par un autre qui se déclare « réaliste », voire « cynique », etc. -, mais tout est en vain : « Eux », collés aux discours socioculturels valorisant l'idéalisation, transfèrent à autrui leurs fantaisies identificatoires, d'où le portrait moral grandiose, sans égard par rapport à la réalité à multiples facettes de l'interlocuteur:

« - [...] Il est clair que celui qu'il voit à la place de notre porte-parole l'enchanter... tout ce que dit cet enchanteur le comble... tant de courage, d'intransigeance, d'originalité, une si pure passion.

Nous voici enfermés, cette fois dans une de ces cages dorées, palaces, paquebots, sanatoriums de grand luxe...nous-mêmes un produit luxueux, préservé, arrangé, nettoyé, frotté, poli... » (p. 120 ; italiques rajoutés)

L'amour de l'image de soi idéalisée, qu'embrasse un « Je » en accord avec les exigences de l'illusion de toute-puissance, se range parmi les mots et valeurs de la « tribu », prisonnière et, à la fois, manipulatrice de l'impossible. Cet impossible, prenant la place du possible, voire du réel psychique, anesthésie la peur de déstructuration ressentie dès que les imprévisibles mouvements passionnels tentent de s'exprimer. Mais avoir souci de l'impossible, c'est, corrélativement, conforter son orgueil grâce auquel on cache à soi-même et aux autres, ses côtés « vulnérables ». C'est, par exemple, la situation de l'un d' « Eux », « solidement construit. Stable. Bien équilibré. Sûr de lui. Satisfait... » (p.155), distant, qui, tout d'un coup, inquiet, en train de « se perdre dans un néant...Un vide... » (p.157), s'élance vers « Nous » « dans n'importe quelle tenue », en quête d'un remède à la souffrance qu'a provoquée en lui la fuite de l'être chéri, en l'absence duquel il ne peut se sentir heureux. Ce « cas grave », selon le qualificatif de « Nous », exclut la solution du détachement que lui propose le délégué de ces derniers, et il « revient à lui », à sa solidité apparente, au moment où l'interlocuteur évoque les grands efforts et la force qui lui seraient demandés pour atteindre la vraie liberté et se remettre « à vivre sur la terre ferme », sans « aucune menace possible, aucune crainte... ». (p.158)

La sincérité équivalant à ses yeux, guidés par les normes communes, à la faiblesse, le porte-parole d'« Eux » passera vite à la minimisation, puis au démenti des sensations qu'il vient d'avouer, pour renverser, finalement, les rôles entre lui et l'être qui l'avait abandonné. Toutes ses manœuvres discursives sont au service du seul but qu'il valorise le plus, à savoir, la sauvegarde de sa « face » de vainqueur (p. 159).

Bref, le désir de perfection identitaire, le besoin de reconnaissance, voire d'adoration de la part d'autrui, tout comme le besoin d'échapper aux exigences des mouvements passionnels « mal famés » agissent dans le cas d'« Eux » en synergie avec l'idéal que l'environnement socioculturel surinvestit. Ces « voix du visible » s'éternisent alors à la remorque du « magnifique » autre culturel, à titre de copie d'autres copies dont l'original ne s'entrevoit pas, et persévèrent dans un paraître d'essence supérieure, égalant la divinité, sans rapport avec leur substance émotionnelle.

Imitation vs acceptation raisonnée de l'ordre socioculturel

« Eux » ont une double position face aux valeurs et normes « étrangères », insistons-y, l'une passive - ils avalent sans digérer clichés et stéréotypes -, l'autre partiellement active, se traduisant dans la sélection de ce qu'ils absorbent : ils n'intériorisent que ce qui fait l'éloge de la grandeur, de la gloire, tout en garantissant, par là même, une protection contre l'éventuel assaut des « choses » troubles (troublantes) du « préconscient », vues, sous un angle culturel, comme dégradantes et destructrices.

Leur rapport à la culture, et le contenu de ce rapport nous font penser, par contraste, au rapport entre la culture et l'individu pour lequel a plaidé la psychanalyse freudienne dans le contexte de « l'éducation à la réalité ». (Freud, 1995 : 50) S'il est vrai que la culture⁴ et ses dispositifs (institutions et commandements) s'édifient « sur la contrainte et le renoncement pulsionnel » (Freud, 1995 : 7), indispensables à la vie en commun, cela ne veut pas dire que l'homme doit obéir à n'importe quel interdit et sacrifier tout souhait pulsionnel, d'autant moins appauvrir ses potentialités en opérant une substitution entre l'identité de fait et l'identité de valeur. Corrélativement, les « porteurs de la culture » auxquels se réfère le psychanalyste se réjouissent des réalisations de celle-ci et ne se laissent pas subjugués par les artifices « de la philosophie

⁴ Freud définit la « culture humaine » dans un sens très large, comme « tout ce en quoi la vie humaine s'est élevée au-dessus de ses conditions animales et ce en quoi elle se différencie de la vie des bêtes [...] ». (Freud, 1995 : 6)

du ‘comme si’ » (Freud, 1995 : 29 ; italiques rajoutés) qui flatte les illusions correspondant à leurs souhaits⁵. De plus, ils n’ignorent pas les apports de la raison qui les aide, entre autres, à distinguer entre fiction et vérités existentielles.

La réconciliation de l’individu avec la culture, via la mise à profit de sa propre capacité de réflexion ne signifie, dans la perspective freudienne, ni imitation machinale (soumission aveugle), ni usage des commandements et idéaux de la culture pour se construire une image au détriment de son essence instinctuelle, crainte ou méprisée. Cette réconciliation présuppose au contraire l’acceptation des mouvements émotionnels qui, dès le moment où les « interdits de pensée » (Freud, 1995 : 48) ne dominent plus le sujet, ont le droit de participer à la négociation mentale et de dire leur mot à propos des compromis à faire pour que ce sujet réussisse sa vie tant intime que publique.

Gouvernés par les « interdits de pensée », « Eux » s’avèrent impuissants à maîtriser la force aussi bien de leurs souhaits narcissiques que de leur peur face aux exigences tropismiques. Ils s’immobilisent ainsi en la symbiose avec les idéaux culturels, les mots et commandements afférents qui glorifient les objectifs illusoire des souhaits narcissiques, tout en négligeant les intérêts et le poids des strates « rebelles » du préconscient.

Cette fusion compulsive détruit la vivacité, accumule simulations et dissimulations, falsifie les relations à autrui, celui-ci n’étant plus qu’un objet à envier, à copier ou à mépriser. En outre, elle oblige à être toujours sur le qui-vive, à ne laisser « jamais rien entrer, sortir de chez eux sans le soumettre à un minutieux contrôle... » (Sarraute, 1989 : 155), toute tentative de « Nous » d’une véritable interaction étant ainsi un insuccès.

Perte d’authenticité et échec relationnel

En résumé, dans l’univers de la fiction sarrautienne, « Eux » obéissent à la lettre aux images socioculturelles de supériorité (cognitive, morale, etc.) afin de réaliser leurs fantasmes que génère la connivence entre le désir de changement d’identité et la volonté de puissance (voir la citation ci-dessus du discours de « démaquillage » auquel procèdent « Nous » à l’intention des « séduits » de l’apparence de perfection de leurs « maîtres »). Un moi captif de l’idéal se ressource à une variété de manifestations de la culture narcissique parmi lesquelles figurent non seulement le discours familial ou publicitaire, mais aussi le discours

⁵ “Il reste caractéristique de l’illusion qu’elle dérive de souhaits humains [...]. » (Freud, 1995 : 31)

littéraire, en particulier les fictions de consommation dont les héros/héroïnes stimulent, par leur vie aux aventures extraordinaires, les fantaisies personnelles visant un projet existentiel (relationnel) de la même grandeur que celui des personnages admirés. A ce propos, Emma Bovary est l'exemple le plus connu : sous l'influence de ses rêves de distinction sociale et d'une vie amoureuse d'exception, elle s'accroche aux schèmes passionnels qui nourrissent les formes les plus appauvries de la littérature romantique.

Se transformant en copie des héroïnes de ses lectures, elle transforme simultanément son partenaire qui, complètement métamorphosé par sa décision magique, n'a plus d'identité propre. Ainsi, au moment où Emma s'identifie avec une courtisane, elle distribue à son amoureux le rôle de prince charmant et, bien sûr, s'attend à ce que celui-ci se comporte comme tel. Son désir de vivre en étroite union avec l'imaginaire romantique, ayant une double fonction, narcissique et protectrice, la mène, dans l'idéologie de l'écriture flaubertienne, à deux projets existentiels, chacun se soldant avec un échec : le projet de divinisation de soi-même, suivi par un projet de divinisation de l'Autre (Girard, 1961).

Les déceptions dues à l'impuissance de s'égaliser elle-même aux modèles féminins enviés et d'égaliser ses objets d'amour aux modèles masculins des livres « fréquentés » ne la font pas se détacher de son rêve d'expérimenter, à l'instar des séductrices héroïnes, « les ineffables sentiments d'amour » à côté d'« un être fort et beau, une nature valeureuse, pleine à la fois d'exaltation et de raffinements, un cœur de poète sous une forme d'ange. [...] pourquoi, par hasard, ne le trouverait-elle pas ? Oh ! quelle impossibilité ! » (Flaubert, 1986 : 357 ; italiques rajoutés).

Même si elle a l'intuition d'avoir pris la voie de l'impossible, Emma ne s'y fie pas et continue à espérer, encouragée d'ailleurs par les flatteries momentanées de ses séducteurs qui, comme Rodolphe, satisfont son amour-propre en puisant dans la rhétorique romantique :

« Vous êtes dans mon âme comme une madone sur un piédestal, à une place haute, solide et immaculée. Mais j'ai besoin de vous pour vivre ! [...] Soyez mon amie, ma sœur, mon ange ! » (p.227)

Ces belles paroles de Rodolphe enflamment les fantaisies aussi bien identitaires qu'érotiques d'Emma, soutenues par ses lectures d'antan :

« Elle allait donc posséder enfin ces joies de l'amour, cette fièvre du bonheur dont elle avait désespérée. Elle entra dans quelque chose de merveilleux, où tout serait passion, extase, délire [...]. Alors elle se rappela les héroïnes des livres qu'elle avait lus, et la légion lyrique de

ces femmes adultères se mit à chanter dans sa mémoire avec des voix de sœurs qui la charmaient. Elle devenait elle-même comme une partie véritable de ces imaginations et réalisait la longue rêverie de sa jeunesse, en se considérant dans ce type d'amoureuse qu'elle avait tant envié. » (p.230 ; italiques rajoutés)

La « fuite vers l'Autre » (Girard, 1961) - perçu comme modèle divin qui la hausse elle aussi au niveau de la divinité - ne s'avérera donc pas une stratégie plus heureuse que celle de se hausser exagérément pour son propre compte. La mort d'Emma Bovary serait une sanction radicale venue de la part d'un réel tellement négligé, aussi bien à son égard qu'à l'égard de l'autre et de leur relation, au profit d'un idéal socioculturel de perfection survalorisé.

Mimétisme et distanciation critique

A la différence d'« Eux » (N. Sarraute) et d'Emma (G. Flaubert), dont les désirs se modèlent sur les lieux communs d'une culture mystificatrice, qui transmuent magiquement l'idéal en réalité tout en confondant les apparences avec l'essence de l'individu, le Neveu de Rameau (D. Diderot) subordonne la culture à son « naturel », en particulier à « la loi de l'appétit » (Buffat, 1991). Au nom de sa conception de « l'être naturel », il va miner l'idéologie marquée par l'absolu que défend le « Philosophe » (« Moi »), tout spécialement de ses catégories de référence, subsumées à sa chère trinité – le Vrai, le Bien (honnêteté, utilité sociale, etc.), le Beau, qu'il s'efforce d'articuler.

La plupart des écarts essentiels entre le Neveu (« Lui ») et le « Philosophe » ont d'ailleurs comme point de départ la priorité que le premier accorde à la connaissance de ce qui existe effectivement sur le palier aussi bien subjectif (traits et exigences pulsionnels de l'humain) qu'objectif – composé d'une part de normes et pratiques socioculturelles et d'autre part de produits de la culture « savante » (philosophie, littérature, musique), plus précisément de ce qu'on appelle une culture-révolte⁶, innovante, en rupture avec la vision ou les codes sacralisés.

Le Neveu opère une hiérarchisation de valeurs parmi ses savoirs, auxquels il a un accès tantôt direct (ressenti des « régions mal famées » ou « hors-la-loi » du préconscient, que les voix d'« Eux » de la fiction sarrautienne évitent ; contacts sociaux), tantôt médiat (lectures). Certes, les connaissances se rapportant à sa nature, permanente et persévérante, mais aussi dynamique et paradoxale, assimilée à l'identité de fait, lui sont

⁶ La « culture-révolte » évoque, au moins dans la tradition européenne, le doute cartésien, la libre-pensée des Lumières, l'inconscient de Freud, ou, au niveau formel, Artaud, Picasso, Francis Bacon, etc. (Kristeva, 1996 : 14)

les plus précieuses, évoquant pour nous, sous cet aspect, les voix de « Nous » (N. Sarraute). Les acquis culturels se transforment dans sa vision en outils nécessaires pour l'accomplissement de ses besoins et désirs pulsionnels.

Par-dessus tout, le mouvant personnage de Diderot s'accroche au confort matériel, sans oublier pour autant les aspirations narcissiques - même s'il ne se laisse pas gouverner par leurs scénarios illusoire. Ces aspirations qui, en gros, appartiennent au fonds (culturel) commun dérivent, semble-t-il, les unes des autres: la soif de supériorité, voire de perfection dans les rôles socioculturels qui lui sont distribués ou qu'il s'attribue lui-même, entre en corrélation avec un autre désir impérieux, peut-être plus profond, d'être reconnu comme singulier, original ou rare. On pourrait imaginer que plus le Neveu se reproche sa médiocrité - « je suis fâché d'être médiocre » (Diderot, 1983 : 55) - et veut être un autre, « au hasard [...] un homme de génie » (p. 55), plus il insiste sur sa rareté :

« Je suis rare dans mon espèce, oui, très rare. A présent qu'ils [ses protecteurs qui l'ont mis à la porte] ne m'ont plus, que font-ils ? Ils s'ennuient [...]. » (p. 96)

Comme je le soutenais ailleurs (Ivanciu, 2008), pour réaliser son projet existentiel, « Lui » se forge, tout au long de l'entretien avec « Moi », un ethos polyvalent - mélange d'aspects naturels et culturels, bien qu'il aime à se présenter comme authentiquement naturel et comme défenseur ardent de la manifestation des dispositions innées telles quelles, ce qui le fait aller à l'encontre des principes de son interlocuteur visant l'éducation et le progrès. Dans ce qui suit, l'accent sera mis sur la complexité de comportement du Neveu face aux fragments culturels qui lui sont familiers, paramètre significatif qui le distingue non seulement des personnages analysés antérieurement, mais aussi de son milieu environnant. A cet effet, la recherche prend en considération quelques pistes que synthétise le raisonnement suivant : si le Neveu est réceptif aux exigences de son hérité et leur répond en instrumentalisant ses savoirs culturels, il n'est pas moins vrai que certains de ces connaissances s'infiltrèrent dans la construction de son idéologie identitaire, tandis que d'autres sont carrément remis en question.

Tout d'abord, l'instrumentalisation de l'« extérieur » culturel auquel le personnage a accès veut dire qu'il essaie de le rendre utilitaire et, à la fois, de le détourner, de le manier à des fins exclusivement égocentriques (satisfaire ses besoins matériels, mettre en exergue ses différences/ sa supériorité, justifier sa vision, etc.). A partir de sa perception du réel pratique et de la nécessité de se composer une image efficace pour réussir dans son milieu, il procède à des bouleversements intellectuels (cognitifs) et moraux, qui portent atteinte à tout un héritage culturel (en particulier, philosophique et littéraire) dont s'inspirent la

vision et la pensée de son interlocuteur. En voilà quelques illustrations concluantes (sur lesquelles on reviendra plus loin) : il relativise le sens des notions (vérité/ mensonge, vertu/vice), envisage le « bien » strictement d'un point de vue individuel en refusant sa dimension sociale, ampute la fonction socratique de ses finalités éthiques, omet les intentions contextuelles des ouvrages qu'il lit, y recueillant seulement « tout ce qu'il faut faire, et tout ce qu'il ne faut pas dire » (p. 92), dissocie le bonheur et la vertu (l'honnêteté), etc.

Les usages personnels des produits culturels s'ouvrent inévitablement sur la question « qui suis-je ? » ou « que suis-je ? », que le Neveu relie constamment à deux facteurs déterminants : l'hérédité et le milieu socioculturel. Les deux types de conditionnements se trouvent à la base de son propre travail identitaire qui prend la forme d'un bricolage de caractéristiques innées et intégrées, le rangeant tantôt du côté du général, tantôt du côté du particulier. Pour ce qui est de ses attributs généraux, le Neveu se donne à voir comme un nous régi par deux lois imbriquées, la loi de la jungle et la loi de l'appétit, inscrites, proclame-t-il, dans la nature humaine, mais, en même temps, comme soumis aux clichés, lieux communs et pratiques d'une culture de l'hypocrisie et de l'imposture, prescrite par la communauté où il vit⁷. A travers le dialogue polémique avec le « Philosophe », il s'affirme simultanément comme un moi qui réagit contre tout ordre culturel, en vigueur ou possible - celui qu'esquisse la perspective idéaliste de son interlocuteur -, irrespectueux de la dimension instinctuelle de l'humain.

Il est à noter que durant ce dialogue, le Neveu ose faire grand étalage de ses spécificités, notamment de son esprit critique. En effet, dans ce contexte particulier, il ne se prive pas de dénoncer, en usant de sa réflexivité relativisante⁸, la fausseté aussi bien de l'ethos de son groupe que des valeurs de référence du « Philosophe ». En revanche, sur la scène publique, dans le face-à-face avec ses protecteurs, il opère une sorte de restriction mentale et se borne à tenir les rôles qui sont réclamés de lui par ceux dont dépend son confort matériel, en faisant taire, à une exception près, sa propension à la contestation corrosive.

Autrement dit, selon les circonstances (espace public / privé), il met en avant une identité de valeur (une représentation de soi de façade, en accord avec les attentes des « maîtres ») ou une identité de fait (une

⁷ « MOI. – Et pourquoi employer toutes ces petites viles ruses-là ? LUI. – Viles ? et pourquoi, s'il vous plaît ? Elles sont d'usage dans mon état. [...] Ce n'est pas moi qui les ai inventées. Et je serais bizarre et maladroit de ne pas m'y conformer. » (p. 71-71) ; « [...] je représente la partie la plus importante de la ville et de la cour » (p. 75) ; « Au commencement je voyais faire les autres, et je faisais comme eux [...] » (p. 83) ; « L'indigence m'a appris à m'accommoder de tout » (p. 115) ; « Je suis dans ce monde et j'y reste » (p. 127) ; etc.

⁸ Dans le sens de « 'prise de conscience distancée' » (G. Ferréol et al., 2004 : 24).

représentation de soi puisant dans diverses strates de son « essence ». La première relève d'un mimétisme conscient (volontaire) des artifices socioculturels, alors que la seconde, reposant sur des approximations – par excès ou par défaut - de son incontournable nature, inclut des identifications partielles, imparfaites, soigneusement calculées et sélectionnées parmi les figures proéminentes de la « culture-révolte ». Ainsi, il emprunte à Socrate la fonction de « levain » qui, selon l'appréciation de son interlocuteur, « fait sortir la vérité » (p. 47), en mettant entre parenthèses, rappelons-le, les finalités cognitives et morales de sa philosophie (démêler le vrai et le faux, le bon et le nuisible). De Diogène, il retient la fonction cynique, mais refuse son austérité, incompatible avec la loi de l'appétit (p. 129-130).

Par ailleurs, chacun de ces deux types d'identité présente, en ce qui le concerne, maintes facettes (traits, rôles ou fonctions à jouer dans le registre communicatif ou actionnel) mouvantes, conflictuelles aussi dans l'optique des valeurs, convictions ou opinions dont elles sont porteuses. Les excellents pantomimes qu'il exécute, tout comme ses prises de parole, contiennent des dissonances internes prononcées, au niveau affectif par exemple, entre sa sensibilité musicale et son insensibilité morale.

De plus, les dissonances du personnage s'amplifient dès qu'on les envisage d'un point de vue externe. Partisan fervent d'une culture utilitaire, au profit de ses seuls intérêts primaires, le Neveu crée, nous l'avons dit, des désaccords, parfois choquants, de tout genre (conceptuel, pragma-sémantique, argumentatif, éthique...), entre, d'une part, la vision, les principes ou les normes qu'il esquisse au fur et à mesure du déroulement de son discours subversif et, d'autre part, la doxa (raisonnements et opinions communément admis) et/ou bien l'ensemble idéologique auquel s'identifie le « Philosophe ». Indifférent aux dissonances qu'il provoque – ou, par contre, soucieux de les provoquer afin de mettre en évidence son individualité -, « Lui » dessine un univers de sens susceptible de fissurer le bien-fondé des généralités dichotomiques (vérité/mensonge, bien /mal, bonté/méchanceté ...) et de démasquer le savoir inutile ou la mascarade des interdits moraux.

Certes, ses discordances externes (de sens, d'idées, d'évaluations ...) prennent comme point de départ la même loi indestructible de l'appétit (de richesse et de luxe, de pouvoir, de prestige et de reconnaissance de sa propre supériorité), qui exige de lui un assouvissement immédiat, par n'importe quel moyen, et dont le poids l'emporte sur les acquisitions d'ordre moral. La scène « du proxénète et de la jeune fille » qu'il raconte au « Philosophe », avec un cynisme évoquant pour nous Diogène, illustre la pression de la convoitise et mine une fois de plus la consistance des prescriptions culturelles.

De même, lorsque le Neveu incarne, par intermittence, la figure socratique et exerce sa fonction de chercheur de la vérité, il ne se lasse pas de dévoiler le divorce de la théorie et de l'action, en particulier du discours sur la vertu et la pratique de celle-ci. Par là, il dénonce l'hypocrisie de ses semblables et, parallèlement, conteste l'image d'« honnête homme » du « Philosophe » en lui rappelant un épisode d'imposture de sa vie⁹.

Il faut pourtant rappeler que dans ses relations avec l'autre culturel, le Neveu, guidé par le principe de plaisir, oscille entre désaccord et harmonie. Quand, par exemple, « Lui » est contraint d'expliquer son échec social en dépit de son talent musical – aspect de sa nature, dont il prétend se soucier le plus –, il recourt à une justification commode qui l'aide à éviter sa propre responsabilité :

« La fibre m'a manqué [...] » (p. 124) ; « Quoi faire ? car il fallait périr de misère, ou faire quelque chose. [...] faites de belles choses au milieu d'une pareille détresse. » (p. 126)

Cette stratégie défensive, communément invoquée, projetant à l'extérieur une cause qui en réalité est interne (personnelle), s'inscrit, paraît-il, dans certaines cultures de type messianique:

« Un des mythes les plus profondément enracinés dans notre société, c'est la croyance que les choses nous arrivent de l'extérieur, qu'elles ont une cause en dehors de nous (...), une cause indépendante de notre vouloir ou de notre volonté. » (Salomé, 1999 : 53)

Finalement, le Neveu a le courage d'avouer la raison sinon ultime, du moins plus crédible, de sa stagnation dans la posture de parasite, même s'il ne prend pas du recul – comme il le fait à l'égard d'autrui – pour se considérer d'ensemble et se recentrer sur des priorités existentielles différentes, en activant ses potentialités créatives. Prisonnier de la loi du moindre effort et de la peur du risque – se conformant par là à son insu à la recommandation du proverbe « il vaut mieux tenir que courir » –, il refuse toute idée de changement personnel et avance même que l'état actuel lui procure le bien-être matériel et la sécurité dont il a besoin :

« [...] mais je n'en ai pas le courage ; et puis sacrifier son bonheur à un succès incertain » (p. 123) ; « Mais il me faut un bon lit, une bonne table, un vêtement chaud en hiver ; un vêtement frais, en été ; du repos, de l'argent, et beaucoup d'autres choses que je préfère de devoir à la bienveillance, plutôt que de les acquérir par le travail. » (p. 130 ; italiques rajoutés)

⁹ «LUI. – Vous donniez des leçons de mathématiques. MOI. – Sans en savoir un mot. N'est-ce pas là que vous en vouliez venir ? LUI. – Justement. MOI. – J'apprenais en montrant aux autres, et j'ai fait quelques bons écoliers. LUI. – Cela se peut, mais il n'en est pas de la musique comme de l'algèbre ou de la géométrie [...]. » (p. 66)

En définitive, l'astucieux Neveu approche sa nature en faisant un tri très sélectif de ses tendances, besoins et désirs ou fantasmes, compte tenu seulement de la facilité à les réaliser. Dans un milieu socioculturel où sont valorisés en priorité le savoir mentir pour savoir paraître, le savoir accumuler de l'argent ou le savoir dominer, il lui est plus aisé de mobiliser, voire de raffiner ses capacités à ruser et à jouer, suivant les circonstances, divers personnages que de travailler en vue d'un incertain succès musical.

De manière générale, « Lui » aborde restrictivement aussi bien sa nature que la culture qui lui est familière. Par ailleurs, les aspects culturels sont analysés, intégrés, mimés ou rejetés, en pesant le pour et le contre sous l'angle du profit personnel, matériel ou narcissique. Ainsi, dans l'idéologie que le Neveu dessine, la vérité n'est pas une valeur en soi, mais par rapport à son utilité circonstancielle, les vices de la société ne dérangent pas tant qu'ils servent ses propres intérêts, les injonctions morales ou la raison sont impuissantes devant les tendances hédonistes de l'humain, le mensonge, quelle que soit la forme qu'il revêt (flatterie, séduction ...), n'est pas blâmable s'il s'avère efficace dans la recherche du plaisir immédiat, etc.

En outre, s'il se positionne en négatif de la culture idéaliste du « Philosophe », cela ne signifie pas qu'il adhère automatiquement aux usages du milieu auquel il appartient. Fidèle à son procédé, généralisé, d'instrumentalisation, le Neveu ne fait souvent que jouer habilement le conformisme à la collectivité :

« Dire 'je fais comme tout le monde' implique [...] que l'on demeure étranger à des comportements que l'on imite. » (Buffat, 1991 : 50)

En guise de synthèse de ce parcours thématique, on dirait que les modes d'exploitation des ressources culturelles (de type anthropologique, sociologique ou humaniste) varient pour une grande part en fonction du positionnement du personnage face aux énergies constitutives de son identité pulsionnelle. Le captif de ses propres fantasmes d'omniscience et de toute-puissance embrasse aisément tout aspect culturel (valeurs, schémas de pensée et de comportement, etc.) qui « légitime » l'impossible aux dépens du possible et du réel. En position de patient, ce captif (« Eux » de la fiction sarrautienne, ou Emma, l'héroïne de Flaubert) fait machinalement des emprunts massifs aux idéalizations promues par l'« extérieur », s'y identifie et/ou identifie ses interlocuteurs, tout en désinvestissant son être effectif.

Un tel usage simpliste de la culture de l'« étranger », d'obéissance machinale aux discours magnifiant le rêve, entre en conflit avec un usage plus complexe, plus nuancé et en même temps plus calculé des valeurs et normes acquises. Exemple à ce propos est le Neveu de Rameau qui, désireux de persévérer dans son identité de fait

(instinctuelle) mais aussi d'être « un autre, au hasard d'être un homme de génie » (Diderot, 1983 : 55), se singularise en oscillant entre emprunts identitaires, conformisme joué et transgressions susceptibles de déstabiliser toute théorie idéaliste, détachée aussi bien des potentialités de l'humain que du réel pratique.

Références bibliographiques

- AMOSSY, Ruth, 1998 : « Du cliché et du stéréotypes. Bilan provisoire ou anatomie d'un parcours », in Mathis, G., *Le cliché. Interlangues/littératures*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, pp. 21-28.
- BRUCKNER, Pascal, 2000 : *L'euphorie perpétuelle. Essai sur le devoir de bonheur*, Paris, Grasset.
- BUFFAT, Marc, 1991 : « La loi de l'appétit », in Anne-Marie Chouillet, *Autour du Neveu de Rameau de Diderot*, Paris, Librairie Honoré Champion Éditeur, p. 37-57
- CAMILLERI, Carmel, (1996) 2002 : « Le champ et les concepts de la psychologie culturelle », in C. Camilleri, G. Vinsonneau, *Psychologie et culture : concepts et méthodes*, Paris, Armand Colin, pp. 7-80
- DIDEROT, Denis, 1983 : *Le Neveu de Rameau*, Paris, Flammarion
- FERREOL, Gilles, JUCQUOIS, Guy, 2004 : *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, Paris, Armand Colin,
- FLAUBERT, Gustave, (1857)1986: *Madame Bovary*, Paris, Flammarion,
- FREUD, Sigmund, (1927), 1995 : *L'avenir d'une illusion* Paris, PUF,
- GIRARD, René, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Grasset, 1961
- IVANCIU, Nina, 2008 : « Dialogue et ethos dans le discours romanesque. L'exemple du *Neveu de Rameau* », in Elena Comes, Florica Hrubaru, *Relations de discours I. Actes du XIV^e Séminaire de Didactique Universitaire, Constanța 2007*, Cluj, Editura Echinoc, p. 147-170
- KRISTEVA, Julia, 1996 : *Sens et non sens de la révolte. Pouvoirs et limites de la psychologie*, I, Paris, Fayard.
- LASCH, Christopher, 1984: *The Minimal Self. Psychic Survival in Troubled Times*, W.W.Norton & Company, Inc., New York.
- PADOUART, Pierre, 2004 : « Psychisme et culture », *Revue belge de psychanalyse*, no.45, <http://revue.psychanalyse.be/45a.html>
- SALOME, Jacques, 1999 : *Le courage d'être soi. L'art de communiquer en conscience*, Paris, Les éditions du Relié.
- SARRAUTE, Nathalie, 1989 : *Tu ne t'aimes pas*, Paris, Gallimard,